

Don L'Original et Les Crasseux d'Antonine Maillet : victoire et échec du nationalisme acadien

Denis Bourque

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004401ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004401ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourque, D. (1992). *Don L'Original et Les Crasseux* d'Antonine Maillet : victoire et échec du nationalisme acadien. *Francophonies d'Amérique*, (2), 47–56.
<https://doi.org/10.7202/1004401ar>

DON L'ORIGINAL ET LES CRASSEUX
D'ANTONINE MAILLET :
VICTOIRE ET ÉCHEC DU NATIONALISME ACADIEN

Denis Bourque
Université de Moncton

Deux oeuvres d'Antonine Maillet constituent des transpositions dans le monde de l'imaginaire de la conscience historique du peuple acadien telle qu'elle a pu s'exprimer au moment où Maillet écrivait ces oeuvres, c'est-à-dire à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Les oeuvres en question sont *Don L'Original* (1967) et la deuxième version des *Crasseux* (1974). Le premier texte, écrit dans une période d'optimisme et de grande effervescence idéologique, présente l'image d'une Acadie triomphante des vicissitudes de l'histoire. Le second, par contre, écrit à un moment où la société acadienne se trouvait profondément divisée, exprime une vision historique pessimiste et signale, à notre avis, l'échec, apparent à ce moment-là, du nationalisme acadien.

Mais penchons-nous d'abord sur ces années de remise en question et de foisonnement idéologique que furent en Acadie les années soixante. Nous nous appuyerons en grande partie sur l'étude de Jean-Paul Hautecoeur intitulée *L'Acadie du discours* qui demeure le document sociologique le plus complet et le plus important écrit sur l'époque.

L'Acadie, en 1960, semble être arrivée à un point tournant de son histoire. C'est du moins ce qu'affirme son élite intellectuelle qui, ayant assisté pendant la période de l'après-guerre à l'influence de plus en plus grandissante en Acadie de la société moderne et ayant constaté le taux d'anglicisation croissant, craint profondément pour la survie de la culture acadienne. Cette élite se décide à prendre les mesures nécessaires pour assurer la continuité de la société menacée¹. Elle procède à la réorganisation et à la consolidation des institutions nationales. En outre, la Société nationale des Acadiens, la Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick, la Société historique acadienne et l'Université de Moncton sont fondées.

Derrière ces actions concrètes, qui peuvent rétrospectivement être jugées assez progressistes, se cache, d'après le sociologue Hautecoeur, une profonde résistance au changement et un désir de retrouver un temps plus intact, moins compliqué et, par conséquent, moins menaçant : le temps pur des origines mythiques. L'analyse du discours officiel révèle qu'il est, en effet, bien plus tourné vers le passé que vers l'avenir; ou plutôt que, pour construire l'avenir, le discours officiel se tourne constamment vers le passé.

Par un habile recours aux mythes collectifs, l'élite tâche de se forger, pour elle-même et pour la collectivité, une vision de l'histoire acadienne qui est parfaitement sécurisante : totalisante et imperméable au changement historique. Tous les grands mythes de l'histoire acadienne sont évoqués dans cette tentative de créer une vision historique continue et harmonieuse : le mythe de l'âge d'or de la colonie primitive, celui de la déportation et celui de la Renaissance acadienne. Hauteceur écrit : « ... c'est le passé tout entier qui doit être réapproprié, c'est donc toute l'histoire acadienne depuis le commencement qui doit prendre la forme totalisante du mythe² ». Pour les fins de notre analyse, examinons le contenu de ces mythes.

Pour contrer la menace que les temps présents semblent faire peser sur la société, c'est d'abord au mythe de l'Acadie originelle qu'on fait appel, pour établir entre elle et l'Acadie actuelle une authentique continuité, pour affirmer, en quelque sorte, l'existence d'une Acadie immuable et éternelle. Différents auteurs, comme Dièreville, Longfellow et l'historien Lauvrière, avaient auparavant jeté les bases de ce mythe qui présentait une image idyllique de l'Acadie des premiers temps, qui faisait de la période précédant la déportation une espèce d'âge d'or et qui faisait, de l'Acadie elle-même, un paradis terrestre. La caractéristique principale des premiers Acadiens, d'après le mythe, c'est qu'ils formaient un peuple heureux. Voici la description de l'aisance et du bonheur des habitants que faisait Dièreville en 1708 :

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille,
Ne laissent pas d'être contents;
[...]
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche et sa Futaille,
Et se chauffe bien en temps froid,
Sans acheter le Bois denier ny maille;
Où trouve-t-on des biens si doux?
Ce pays pourrait être un Pays de Cocagne...³

Cette description a été reprise par l'historien :

Par delà les pentes de leurs domaines se déployaient, plus vastes chaque année, champs de blé, de seigle et de bled d'inde (maïs) et même chènevières [...] c'était un peuple heureux [...]. Nés Français, une gaieté spontanée, « avide de réjouissances », tempérait ce qu'il pouvait y avoir de rude en leurs labeurs et de frustré en leurs manières⁴.

Et chantée par le poète :

Dans un vallon riant où mouraient tous les bruits,
Où les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits,
[...]

On voyait autrefois, près du Bassin des Mines,
Un tranquille hameau fièrement encadré,
C'était, sous un beau ciel, le hameau de Grand-Pré,
Du côté levant, les champs, vaste ceinture,
Offraient à cent troupeaux une grosse pâture⁵.

Lauvrière, en particulier, souligne la joie de vivre des Acadiens, leur hospitalité et leur propension à la fête :

... en hiver surtout, durant les longues veillées du soir [...] on se livrait aux joies d'une cordiale hospitalité : on se réunissait entre amis et voisins [...], on buvait « le cidre doux » ou le sirop d'érable, ou même un peu de vin de France [...], on racontait des histoires [...] on chantait les vieilles chansons du temps jadis, on dansait...⁶

On a souligné aussi la santé, la vigueur, la robustesse des premiers Acadiens. Citant Moïse de les Derniers, Lauvrière écrit : « c'était un peuple fort et sain⁷ ». Et on a insisté sur l'harmonie, l'autosuffisance et le dynamisme de cette collectivité. Résumant ces aspects, Hautecoeur écrit : « Le mythe présente le modèle idéal d'une société sans conflit, auto suffisante et destinée à se perpétuer⁸. » Enfin, plusieurs auteurs ont mis en valeur la vie profondément archétypale de ces Acadiens dont la valeur première aurait été leur fidélité à leurs origines françaises.

Dans les années soixante, on évoque aussi un autre grand mythe historique : celui de la déportation. Il a été jusque-là la principale source de définition collective, les Acadiens s'étant définis surtout comme minorité opprimée. On cherche maintenant à dédramatiser cet événement et à le situer dans son juste contexte historique. Il demeure, en revanche, un élément capital dans le processus de mythification globale de l'histoire : « Dédramatiser 1755, précise Hautecoeur, ne revient pas à démythifier l'histoire, au contraire. C'est pour redonner au tout historique la cohérence du mythe que 1755 doit être remis à sa place⁹. » C'est sous le signe du feu et du chaos que la déportation est évoquée. Hautecoeur poursuit : « L'Acadie devint subitement une terre brûlée; son peuple était destiné à retourner à l'état de nature, livré sans recours à la puissance des éléments : le cosmos anéanti retournait à l'état du chaos primordial¹⁰. »

Dans le discours officiel, un troisième moment important dans l'histoire acadienne se trouve maintenant privilégié et tend à remplacer la déportation comme schème de référence principal : il s'agit de la Renaissance acadienne. À la déportation, auraient succédé de nouvelles fondations identiques aux premières et cent ans de silence, d'isolement et de reconstruction pénible après lesquels serait apparue une génération de chefs. Héritiers des premiers fondateurs héroïques, ils auraient réunifié l'Acadie et l'aurait fait renaître. L'élite des années soixante se situe dans la lignée de ces chefs et de ces fondateurs et se donne comme mission de parachever leur oeuvre, de mener l'Acadie jusqu'à son épanouissement.

Progressivement, à partir de 1966, un contre-courant idéologique se dessine chez une certaine jeunesse intellectuelle en majeure partie étudiante et regroupée surtout à l'Université de Moncton. Constatant la situation précaire de la communauté acadienne, tant sur les plans linguistique et culturel que sur le plan économique, ces jeunes idéologues se fixeront comme but de créer, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, une vision totalisante de l'histoire acadienne qui leur permettra d'envisager, dans l'avenir, l'arrivée de temps heureux. Toutefois, cette vision sera critique à l'égard de celle de l'élite, que l'on accuse d'exercer son pouvoir de façon oligarchique, en marge de la jeunesse et de la masse du peuple. On évoque le mythe des origines et aussi celui de la déportation qui explique l'état actuel de l'homme acadien, vaincu et colonisé. « Le contre-projet des jeunes Acadiens, écrit Hautecoeur, veut être d'expulser du vieil homme acadien l'homme colonisé pour ne garder que l'homme libre, semblable au fier ancêtre des premiers jours de la colonie¹¹. » Quant au mythe de la Renaissance, il est complètement éliminé du champ historique car, d'après ces jeunes Acadiens, il n'y a jamais eu, chez le peuple, de renaissance. Ils entrevoient plutôt la création d'une nouvelle société utopique résolument tournée vers l'avenir, mais fidèle en même temps à ses propres origines. Hautecoeur cite, entre autres, ce militant du mouvement néo-nationaliste qui affirmait que le « nouvel Acadien doit naître, résolument tourné vers l'avenir sans rejeter les traditions valables de son passé¹² ».

À notre avis, le roman *Don L'Original* reflète l'optimisme inhérent à ces deux visions mythiques de l'histoire acadienne. Mais cette oeuvre va encore plus loin : elle transcende, pensons-nous, le conflit des générations et des idéologies qui a profondément divisé l'Acadie à la fin des années soixante, effectuant, sur le plan de l'imaginaire, la réunification de la société par la réconciliation d'idéologies contraires. *Don L'Original*, en effet, combine les deux visions mythiques dont nous avons parlé et nous présente, comme formant un tout, les quatre grands moments de l'interprétation historique : les Origines, la Déportation, la Renaissance et l'Utopie que prévoyait la jeunesse intellectuelle.

D'abord, le roman met en opposition deux sociétés : les Bourgeois continentaux et les Puçois insulaires. On peut associer la société bourgeoise à la société anglo-saxonne, surtout à cause de son mercantilisme. Sur sept personnages bourgeois présentés, trois gèrent des commerces : le marchand, la chapelière et le barbier. Un quatrième est banquier et ses préoccupations démontrent que cette société est régie par une économie de type capitaliste. Il s'intéresse à l'Île-aux-Puces en raison de sa « valeur immobilière¹³ ». « Homme de finance » (p. 147), son attention est toujours portée sur les intérêts à faire. Certaines coutumes de cette société bourgeoise sont, elles aussi, très représentatives de la société anglo-saxonne telles « le bridge, le corset, le plum pudding » (p. 187). Ce sont les Bourgeois aussi qui dé-

porteront les Puçois qui, de leur côté, forment une société idyllique et archétypale à l'image de la société acadienne originelle.

Le peuple puçois, en effet, incarne le mythe des origines du peuple acadien. Premièrement, il fait preuve de fondations solides, de santé et de vigueur. C'est en ces termes que l'auteure le décrit au début du roman : « Il était là, droit debout, les pieds bien enfoncés dans la terre molle de l'île, la poitrine bombée, et le front fouetté par les quatre vents » (p. 25). De plus, il est profondément archétypal. Dans le roman, il y a de nombreuses références aux ancêtres, qui jouent, pour le peuple puçois, le rôle de modèles. Rappelons cette justification d'archétype qui lui permet de poser un acte nécessaire à sa survie : le vol du baril de mélasse que refuse de lui vendre, en période de famine, le marchand de la terre ferme. Avant d'agir, Don l'Original, le chef des Puçois, consulte les vieillards de son royaume. Le plus vieux d'entre eux affirme qu'un tel acte a déjà été accompli par un ancêtre : « Mon défunt père avant sa défunte mort s'est saisi d'une caisse de morues sèches pour nourrir sa famille en train de périr. » (p. 71) Et tous les autres vieillards donnent leur approbation. On discute encore, pour la forme, mais malgré les arguments qui suivent, la légitimité de l'acte a été assurée dès que s'est prononcée la sagesse ancestrale.

Les Puçois sont joviaux et fringants. (p. 37) Comme les premiers Acadiens, ils forment un peuple heureux. Leur joie de vivre s'exprime de façon exceptionnelle dans le manger, le boire et la musique :

Don l'Original et son peuple étaient tous hommes de bonne constitution et de bon ventre. Ces gaillards aimaient comme personne en leur temps manger gras et boire dru. Et quand ils avaient bien fait l'un et l'autre, ils révélaient les plus grandes capacités de joie et de redondances jamais rencontrées dans tout l'est du pays. Les accordéons se mettaient alors à pomper, les violons à grincer, les pieds à battre les planches, et les gorges à gueuler toutes les charmantes divagations que les cerveaux échauffés pouvaient concevoir. (p. 135)

Le bonheur et l'insouciance de ce peuple sont les mieux décrits à l'occasion de la noce de Citrouille. Les Puçois fêtent alors une journée durant et lui construisent une hutte. Il est dit qu'à cette occasion, le peuple de l'île était « saoul de fruits sauvages, de vent doux et de bonne vie ». (p. 166) La description du retour de la noce présente l'image idyllique d'un peuple parfaitement heureux :

Joyeusement la flotte de Don l'Original se ballottait sur la mer du sud, rentrant de la noce de l'intrépide Citrouille. Les Puçois riaient et criaient, insoucians du temps, du monde et de la vie éternelle; seul comptait pour eux le présent plein de souvenirs oubliés et gros d'un avenir inconnu. Ils s'en venaient sur la mer, tout droit vers l'île qui faisait leur orgueil et leur félicité. (p. 175)

Description au plus haut point mythique à laquelle succède immédiatement une description de leur île mourante, achevée par le feu. Le bonheur des Puçois, comme celui des premiers Acadiens, aura été de très courte

durée. « Or déjà¹⁴ ce bonheur touchait à sa fin¹⁵ », écrivait Lauvrière, après sa description de la félicité des habitants. « Et c'est une île en feu qu'ils aperçurent flottant sur l'eau. » (p. 175), écrit l'auteure après avoir raconté la brève épopée de l'Île-aux-Puces. Le peuple bourgeois a détruit l'île en la brûlant et elle retourne maintenant au chaos, à l'instabilité : « Elle flottait, seule, au grand large, déracinée comme un chêne abattu. Le nordet et le suroît se la disputaient comme jouent les enfants avec un ballon. » (p. 179, 180) Ces images du feu et du chaos coïncident avec le contenu du mythe de la déportation dont nous avons parlé plus haut. Les Puçois sont, en effet, « déportés » (p. 177) sur la terre ferme et à la destruction de leur île succèdent de nouvelles fondations identiques aux premières. Au bout de sa lorgnette, le gardien du phare aperçoit Don l'Original entouré de son peuple qui répète les mêmes gestes fondateurs qu'au début du roman, qui est « en train de planter ses cabanes et creuser son puits. » (p. 181)

Bien des années après, nous dit l'auteure, la terre ferme devint le site d'un village différent et le lieu d'une population renouvelée : « Tout était chambardé au village des bourgeois [...] cette population d'ailleurs se trouvait renouvelée ... complètement renouvelée. » (p. 183, 184) Il ne fait aucun doute que l'auteure décrit maintenant la Renaissance acadienne. Elle fait le portrait d'une ville qui s'éveille après un sommeil de cent ans : « Toutes ces rues étaient à peu près désertes, offrant le curieux spectacle d'une ville endormie pendant cent ans. » (p. 184) Rappelons que, d'après la tradition, cet éveil collectif des Acadiens qu'on a nommé la Renaissance est survenu justement après cent ans de silence et d'isolement.

Dans cette ville, on voit apparaître la Sagouine, la Sainte et toute « une race de poilus et de barbus, crachant dru et jurant par tous les diables » (p. 184), une race qui (c'est le moins que l'on puisse dire) a retrouvé toute sa santé et toute sa vigueur.

Cette description d'un monde renaissant s'éclipse à la fin du roman où nous est décrite une société nouvelle issue de l'union de deux jeunes gens, de Citrouille et d'Adéline en un lieu idyllique et verdoyant : dans la mer, sur « une petite île de sapins verts » (p. 187). De cette union naît « un peuple nouveau » (p. 187) qui, comme le peuple puçois originel, est plein de santé et de vigueur : « La race des Citrouille cultivait et exploitait son île, y bâtissant tranquillement une civilisation nouvelle, un tiers monde vigoureux et hardi. » (p. 187) Cette civilisation nouvelle est placée sous le signe de la filiation puisqu'elle est fondée sur le modèle puçois. Si Don l'Original est roi, Citrouille est un « jeune prince » (p. 166) et sa demeure, comme celle de ce roi, est placée au centre de son île. Ajoutons qu'à la fin du roman, le jeune couple, quoique tourné vers l'avenir, n'a pas perdu la nostalgie des origines. *Don l'Original* se termine avec l'image de Citrouille et d'Adéline regardant le soleil se coucher sur l'ancien monde et répétant les paroles de l'ancêtre Don l'Original : « Les jeunes Citrouille regardaient

fièrement devant eux, tous les matins, cette nappe infinie de mer et d'avenir. Mais le soir, parfois, ils contemplaient le soleil qui se couchait sur le vieux monde et ils disaient avec une espèce de nostalgie : - Godêche de hell, tout de même!... » (p. 187)

Succédant à une période évocatrice de la Renaissance acadienne, la fondation de ce monde nouveau par Citrouille et Adéline pourrait bien constituer, à notre avis, une transposition littéraire de l'Utopie que prévoyait la jeunesse intellectuelle des années soixante et qui semble être, pour l'époque, l'achèvement, le point d'arrivée de l'interprétation historique globale. Fondée par des jeunes en un lieu idyllique, et tournée vers l'avenir, visant une création nouvelle, la société issue de Citrouille et d'Adéline est, comme celle qu'envisagent les jeunes nationalistes, l'Utopie d'une histoire à faire. De plus, elle s'inscrit dans la tradition. Ainsi, on peut dire que *Don L'Orignal* présente un portrait complet de l'histoire acadienne telle qu'elle a pu être interprétée à cette époque par les idéologues de la société, une image de l'histoire passée et de l'histoire à venir. Cette oeuvre explore les divers sentiers du mythe acadien, du mythe des Origines et du mythe de la Déportation, à celui de la Renaissance pour enfin aborder ce mythe nouveau et vibrant : l'Utopie, qui est à la fois recreation de l'Acadie primitive et création d'une Acadie nouvelle.

Enfin, il nous paraît d'une grande importance de constater que dans ce roman, le passage de la Renaissance à l'Utopie s'effectue sans rupture, de façon parfaitement naturelle et harmonieuse et exprime même une continuité. Le conflit des générations et des idéologies dont nous avons parlé précédemment ne semble pas, en effet, se refléter dans l'oeuvre, et il nous paraît donc possible d'avancer l'hypothèse que, ainsi, *Don L'Orignal* présente une vision unitaire de l'histoire acadienne à laquelle n'est pas parvenu le discours idéologique. Achievé en 1967, ce roman exprimerait non seulement, comme nous l'avons souligné, l'optimisme de l'époque, mais également un projet historique unitaire possible avant la polarisation des points de vue, avant la fragmentation irrémédiable de la société en idéologies concurrentes.

Effectivement, en 1968 et 1969, a lieu, à l'Université de Moncton, la montée d'un puissant mouvement étudiant contestataire et le conflit entre l'élite et la jeunesse intellectuelle, qui jusqu'alors n'avait pas impliqué de profonde rupture sociale, devient plus virulent. Les deux groupes s'érigent en factions antagonistes qui s'excluent. Après 1970, le mouvement étudiant se tait, ses penseurs ayant été écartés ou réduits au silence. L'heure était sombre. Il suffit d'avoir vécu ces événements pour s'en rappeler toute la charge négative. La division sociale semblait fermer la voie à tout projet collectif viable. C'est à partir de cette situation qu'il faut lire la deuxième version des *Crasseux*¹⁶, signée du 15 novembre 1974. Elle exprime, pensons-nous, le pessimisme du moment, l'impossibilité du projet collectif, l'échec de la

Renaissance et la fin tragique de l'Utopie que signalaient la désagrégation sociale et l'effritement du mouvement nationaliste étudiant.

Cette version des *Crasseux* met en opposition deux villages : « le gros d'en haut » et « le petit d'en bas¹⁷ ». Ce sont surtout les gens d'en bas qui retiennent notre attention, la plus grande partie du dialogue leur étant consacrée. Leur présence est ressentie comme une menace par les gens d'en haut qui chercheront à les éliminer puis à les déporter. Si cette version des *Crasseux* met en scène à peu près les mêmes personnages que *Don L'Original* et nous présente une situation analogue, le ton de la pièce est bien plus sombre et son dénouement, tragique. Le portrait que fait l'auteur de la petite société est aussi moins complet et moins idéalisé, mais assez précis pour que nous puissions établir entre elle et la mythique Acadie originelle un certain nombre de rapports intéressants.

Les Crasseux sont pauvres et vivent au service des gens d'en haut, mais nous apprenons qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Jadis, ils connurent l'abondance. On se rassasiait d'une grande variété de mets succulents :

MICHEL-ARCHANGE -Dans le temps, je mangions notre saoul...

NOUME -... des poutines râpées ...

PAMPHILE -... et du pâté à la râpure ... et du fricot au poulet ... avec un lotte de jus ... du jus engraisé à la graisse de piroune ... des pirounes de sus l'empremier ... les grousses pirounes ben engraisées ... pis des fayots, pis des pois ... (p. 49)

La disette dont souffre maintenant la société est attribuée aux actions des gens d'en haut qui, en draguant la baie et les rivières, les ont vidées de leurs poissons.

Nous retrouvons, chez les Crasseux, la présence d'archétypes. C'est d'abord une justification archétypale qui est invoquée, en période de crise, lorsqu'il faut, comme dans *Don L'Original*, s'emparer d'un baril de mélasse pour éviter la famine. Et encore, lorsque la communauté est menacée par une invasion de rats, l'impératif de l'action est rendu évident par le souvenir qu'un tel incident s'était déjà produit du temps des aïeux :

DON L'ORIGINAL -Du temps de Pamphile, y a eu déjà une épidémie de rats comme ça. Et pis les rats avont fini par dévaler la côte jusqu'icitte. [...] Du temps de Pamphile, les rats avont mangé le petit brin qui restait dans les caves pis les pontchines de nos aïeux... Je ferions aussi bien de patcher nos dorés sans tarder, Michel-Archange, pis de nous tchendre parés. (p. 102, 103)

Pamphile, qui est à peu près centenaire, meurt dans la pièce et Don l'Original prononce son oraison funèbre. Il est loué pour sa fidélité aux ancêtres et déjà il accède au rang des archétypes :

DON L'ORIGINAL -T'as été un houme, Pamphile. Et les jeunesses pourront prendre exemple sus toi. [...] un houme qu'a point oublié les darnières paroles de son défunt père et qui les a laissées à son tour à sa descendance... (p. 62, 63)

Il faut souligner, toutefois, que dans cette version des *Crasseux*, au fur et à mesure que progresse l'action, les archétypes sont perçus comme défectifs, incapables de restaurer le monde. Lorsque Don l'Original conseille à son fils de suivre l'exemple de ses aïeux, celui-ci affirme la discontinuité du temps mythique et souligne son impuissance à refaire le monde :

NOUME -Ben un jour, elle est venue leur dernière heure; pis i' sont morts asteur, je pouvons pus compter dessus pour nous aider à nous refaire une vie. (p. 100)

Une renaissance, un renouvellement du monde est anticipé, mais il aboutit au marasme et à la dérision et l'Utopie que nous présentait *Don l'Original* s'achève ici dans la violence et dans la mort.

Dès la première scène, les gens d'en haut prennent la résolution de se débarrasser des Crasseux. La pièce, dans une large mesure, est la relation des stratagèmes qu'ils emploient pour arriver à ce but et le récit de la résistance que les Crasseux leur opposent. Enfin, ces derniers sont vaincus, déportés de leurs terres et obligés à s'installer sur le terrain du dépotoir d'en haut. Noume y entrevoit, brièvement, une nouvelle fondation semblable à celle effectuée jadis par les aïeux :

NOUME -... je la connais, la dump : de la crasse pis de la ferraille. Ben, sous c'te ferraille, y'a de la bonne terre comme c'telle-citte quand c'est que le père à mon père l'a dénigée un jour sous l'harbe à outarde pis les cochilles [...] Avec de la bonne terre, ceuses-là, i' font une dump; ben nous autres, avec une dump, j'allons montrer ce que je savons faire! (p. 116)

La reconstruction qui se fait sur le terrain du dépotoir, cependant, est bien plus indicative de stagnation que de nouvelle vie, car elle procède des déchets et des débris des gens d'en haut. On construit une cabane en vieille tôle, on collectionne de vieux vêtements. La Cruche « s'habille avec les vêtements défraîchis de la Mairesse et de la Femme du barbier. » (p. 117) Don l'Original, le noble roi du roman, récupère une vieille chaise de barbier et s'y assied comme sur un trône, un râteau lui servant de sceptre. Sa royauté devient ici tout à fait dérisoire. Michel-Archange lui place sur la tête un chaudron ou un égouttoir à pattes en guise de couronne.

Alors, le jeune Citrouille et la fille de la mairesse dont il est épris se rejoignent devant sa maison de tôle. Le fils du marchand essaie de la ramener et lui et Citrouille se livrent bataille sur la voie ferrée. Citrouille meurt poignardé et la jeune fille, qui reste figée, est frappée par le train. La pièce se termine avec le spectacle des deux clans foudroyés par l'événement et des deux corps dont les bras sont tendus l'un vers l'autre.

La Renaissance que décrivait *Don l'Original* aboutit ici à l'échec et l'Utopie qui lui succédait se trouve anéantie dans la violence.

Il semble donc que cette version des *Crasseux*, contrairement à *Don l'Original*, exprime une vision pessimiste de l'histoire acadienne. Elle af-

firme la discontinuité du temps mythique et connaît un dénouement dérisoire et tragique. Ce pessimisme de l'oeuvre, écrite en 1974, comme nous l'avons souligné, coïncide avec l'échec du nationalisme acadien de l'époque, lequel ne parvient pas à créer un projet de société qui puisse faire l'unanimité et permettre de prévoir la survivance de la collectivité acadienne dans l'avenir.

Dans une étude antérieure sur *La Veuve enragée*¹⁸, nous sommes arrivé à la conclusion qu'Antonine Maillet, souvent perçue comme une auteure folklorique ou passéiste, arrive à établir un rapport étroit avec une situation actuelle. Un tel constat nous invite à réévaluer l'image qu'on a pu se faire d'Antonine Maillet et à découvrir, sous l'écrivaine du passé, une auteure acadienne en profonde relation avec les événements et la pensée idéologique de son temps, dans certaines oeuvres du moins.

NOTES

-
1. Nous avons traité de façon plus détaillée ce sentiment de menace dans deux autres articles : «Horizon d'attente du lecteur acadien des années 70 : dialogue avec le mythe», *La Réception des oeuvres d'Antonine Maillet*, (coll. «Mouvance», 1), Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1989, p. 199-213; «*La Veuve enragée* lue comme une transposition de la conscience collective de l'intelligentsia acadienne des années 1960 et 1970», *Francophonies d'Amérique*, n° 1, 1991, p. 63-71.
 2. Jean-Paul Hautecoeur, *L'Acadie du discours*, Québec, PUL, 1975, p. 69.
 3. Dièreville, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle-France*, Rouen, chez Jean-Baptiste Besongne, 1708, dans *Relation of the Voyage to Port Royal in Acadia or New France*, édition de l'original, par C. Webster, Toronto, The Champlain Society, 1933, p. 256.
 4. Émile Lauvrière, *La Tragédie d'un peuple*, Paris, Bossard, 1922, vol. 1, p. 164, 165, 192. Citant Moïse de les Derniers, Lauvrière ajoute : «Ils paraissaient toujours joyeux et gais» (p. 192) et encore «S'il est un peuple qui ait rappelé l'âge d'or [...] c'était celui des anciens Acadiens.» (p. 193)
 5. Henry W. Longfellow, *Évangéline*, traduction, par Pamphile Lemay, dans *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, Montréal, J.-Alfred Guay, 1912, p. 20.
 6. Émile Lauvrière, *op. cit.*, p. 192-193.
 7. *Ibid.*, p. 192.
 8. Jean-Paul Hautecoeur, *op. cit.*, p. 71.
 9. *Ibid.*, p. 68.
 10. *Ibid.*, p. 78.
 11. *Ibid.*, p. 284.
 12. *Ibid.*
 13. Antonine Maillet, *Don L'Orignal*, Montréal, Leméac, 1977, p. 24. Désormais, la pagination sera directement indiquée dans le texte.
 14. Nous soulignons.
 15. Émile Lauvrière, *op. cit.*, p. 193.
 16. La première version des *Crasseux* a été publiée en 1966 et, sur plusieurs plans, elle constitue une sorte d'ébauche de *Don L'Orignal*.
 17. Antonine Maillet, *Les Crasseux*, Montréal, Leméac, 1974, p. 23. Désormais, la pagination sera directement indiquée dans le texte.
 18. Denis Bourque, «*La Veuve enragée* lue ...», *op. cit.*, p. 70-71.